

PAR QUOI COMMENCER ? Par qui ? Par Max, dont l'avion décolle en ce moment même de Hato, et qui ne va pas tarder à voir sous lui, sur la terre ferme, les barreaux rouges et bleus des néons derrière lesquels sont détenues les filles de Campo Alegre ?

Ou par son père Roy qui, à l'heure présente, a déjà été reconduit dans son lit et fixe le portrait de sa femme Myrna sous l'éclairage de la rue qui filtre par les stores à moitié baissés de sa petite chambre ?

« C'était une femme bonne, vous savez, frère, *and ooooh so pretty.* »

Ou par Sonny, le fils de Max, qui est certainement en train de lever les yeux de sa montre pour les diriger vers le ciel, à la recherche d'une lumière clignotante qui ne va pas tarder à progresser, entre les étoiles, vers le nord ?

Non. Plutôt commencer par une chanson d'enfants, un vieil air antillais qu'un groupe de personnes âgées a chanté, bafouillé, baragouiné ce matin dans la grande salle de Huize Welgelegen où Max était venu dire au revoir à son père.

« En Hollande, *pai.* Pour y chercher des pièces pour la Dodge.

– Quelles pièces ? » demanda Roy.

Dans la salle, sa voix forte attira bien plus l'attention que celle de l'infirmière qui venait d'entonner la chanson. Cependant, Max ne tendait l'oreille qu'aux sonorités papiamento :

« *Luna ku solo laga mi pasá kon todo mi yu ku Dios a duna mi.* »

Je le vis se pétrifier en entendant ces mots : Lune et soleil, laissez-moi passer avec tous les enfants que Dieu m'a donnés.

« Quelles pièces, Max ? » insista Roy.

Max dirigea de nouveau son attention sur son père : « Des poignées pour les portières arrière, un pare-chocs et un rétroviseur.

– En bon état ?

– En parfait état, *pai!* J'ai vu les photos. Pas un poil de rouille. On peut se recoiffer en se regardant dans le chrome.

– Ta cravate bien droite, hein, Max. *Never forget you' tie.* »

Des cravates, cela faisait une éternité que Max n'en portait plus.

« Compte sur moi, *pai.* »

Roy trouvait que c'était une bonne idée. Personne ne comprenait mieux son fils que lui. Tout pour la Dodge. Faire le long voyage des Pays-Bas rien que pour cela ne soulevait en lui aucune interrogation. Dans

sa vieille cervelle, le royaume n'était probablement guère plus éloigné qu'Aruba, l'île où il avait passé une partie de sa vie et appris, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'anglais qu'on parle aux États-Unis et dont il pimenterait ses phrases.

En revanche, quand Max avait mis Lucia, sa femme, au parfum de son projet, elle s'était emportée :

« En Hollande? Pour de la ferraille? T'as pétié un câble ou quoi? Fais venir ton bordel par la poste!

– Les douaniers fauchent tout, Lucia. Ce sont des gangsters.

– Et qui va payer tout ça?

– J'ai mis de l'argent de côté.

– T'as mis de l'argent de côté pour Sonny! Pour ses études! Pas pour ton épave!

– C'est mon épave qui nous fournit de quoi manger. Si je ne la retape pas, on aura bientôt plus rien à se mettre sous la dent. Plus rien!

– C'est pas une raison pour aller en Hollande! *Mi morto akibou!* Faudra que tu passes sur mon cadavre! »

« En entendant ça, j'ai tourné les talons. Le cœur lourd. »

C'est ce que Max m'a raconté. Il a plaqué sa grosse paluche sur sa poitrine :

« Je l'aime. Elle est tout pour moi. Elle et Sonny. *Luna ku solo*. Tu le lui diras, hein, dès que je serai parti? Qu'elle est la lune qui éclaire mes nuits noires. »

La corde sensible de Max. Pour ce qui est du for intérieur, on ne peut imaginer homme plus différent de son père. Alors qu'il a pourtant hérité de son physique imposant. Cela dit, Roy était encore jeune quand les rhumatismes ont commencé à lui laminer le corps. Doigts, orteils, mains et pieds, dos et nuque, tout en lui s'est peu à peu déformé, les câbles d'acier de ses muscles ont lâché, fibre après fibre, ses articulations se sont nouées, étirant sa peau au point de la rendre livide.

« Quand tu seras rentré de Hollande, tu m'emmèneras *for a ride* », dit Roy à Max juste avant qu'ils ne se quittent.

Ça leur arrive de temps à autre. Ils parcourent alors la moitié de l'île. Je les ai parfois accompagnés, assis sur la banquette arrière au cuir durci et craquelé, dont les ressorts ont renoncé à gémir. Voir le vieux Roy dans la vieille Dodge Matador, vitre baissée, coude droit anguleux pointé vers l'extérieur – aileron latéral, rien que de la peau sur les os –, serre d'oiseau collée à la carrosserie, regard rivé sur l'horizon pendant que le vent caresse ses boucles argentées dès que le paquebot accélère en suivant pour la énième fois les zigzags de sa mémoire –, c'est une véritable aventure.

« Prends à gauche, Max.

– C'est interdit depuis un moment, *pai*.

– Vas-y quand même, vas-y! »

Roy, poussant des cris de gamin, et Max, qui s'engage alors dans une rue à sens unique, klaxonnant comme un malade pour avertir les véhicules qui viendraient en sens inverse.

« Maintenant, on va jusqu'au port, Max! »

Le port : l'une des stations de taxis où il avait officié. Quand les navires-citernes transportant du pétrole vénézuélien destiné à la raffinerie Shell s'amarrèrent à quai, Roy attendait l'équipage pour conduire les gars à Campo Alegre, le quartier des puttes, près de l'aéroport.

« Le pantalon déjà sur les genoux avant d'être descendus de voiture! se plaisait-il à raconter. Et avec certaines prostituées, j'avais un deal, *you know*. Demandez Henna ou Chica, que je leur disais, et dites-leur que c'est Roy qui vous envoie. *They do all?* qu'ils me demandaient. Tout ce que tu peux pas faire chez toi, *my brother*. Ils se montraient alors généreux, plus encore lorsque je les reconduisais et qu'il s'avérait que je n'avais pas menti. *Thanks, man*, tiens, garde la monnaie. À l'époque, on pouvait encore s'en sortir. Des dollars américains en bonne et due forme. *The real stuff*. »

De tout cet argent, Roy avait gardé deux pièces d'un dollar, dont les effigies étaient en grande partie effacées de chaque côté à cause du tour de magie qu'il avait exécuté des centaines, voire un millier de fois.

« Regardez. Combien de pièces voyez-vous? Deux, n'est-ce pas? Attention! Ouvrez bien les yeux! »

Sur ce, il plaquait les pièces l'une contre l'autre entre la partie charnue de ses pouces, les frottait en effectuant des mouvements courts et rapides, ce qui donnait l'impression qu'il y en avait trois pièces.

« *Brua!* » s'écria-t-il. Magique!

Il a aujourd'hui quatre-vingt-huit ans. Aucun médecin n'aurait pu imaginer qu'il ferait d'aussi vieux os. Il était dans la cinquantaine quand les premiers symptômes de sa maladie se sont manifestés; un jour, son diaphragme serait à son tour touché et il ne tarderait pas à mourir à petit feu de suffocation. Seuls Myrna et moi étions au courant de ce diagnostic. Le corps médical ne lui en avait jamais rien dit. Or, ce que nous redoutions ne s'était pas passé. Son souffle ne l'avait pas abandonné une seule seconde. Et voilà qu'il approchait de ses quatre-vingt-dix ans.

« On dansera la rumba, *you and me, honey* », disait-il à chaque infirmière qui évoquait la perspective de cet anniversaire. Il avait le dos et les jambes aussi torves qu'un dividivi, mais sa fierté de mâle n'en était aucunement affectée. Ainsi, il avait essayé, l'après-midi même, de se dégager de l'étreinte de Max qui lui faisait ses adieux; n'y parvenant pas, il s'était écrié de façon à ce que la salle entière l'entende: « N'en rajoute pas, fils, t'es quand même pas un *mariku*. » Pas un homo.

Max n'avait pas insisté. Il avait lâché son père puis m'avait fait signe. On peut y aller?

La première fois que j'ai rencontré Roy et Max, voici quarante ans, j'avais assisté à une scène plus ou moins similaire. Roy avait quarante-huit ans à l'époque, Max était un gamin de douze ans, moi j'en avais vingt-cinq. C'était en 1961, ma première année comme instituteur à Barber. On m'avait assigné les deux classes des plus grands, trente et un garçons âgés de douze à quatorze ans, voire quinze pour certains, dans toutes les gradations du brun au noir – un Blanc à Barber était tout aussi exotique qu'un Noir à Emmastad ou à Julianadorp, les quartiers où les employés hollandais de Shell vivaient dans leurs maisons confortables. Plus excentrique qu'un Blanc dans notre quartier: la Dodge Matador flambant neuve qui s'arrêta devant la porte de l'école un matin de septembre de cette année-là. Frère Tinus, notre directeur, s'apprêtait à sonner la cloche qui annonçait le début des leçons quand Aurelio Rodrigues, un échelas de ma classe, repéra la voiture en haut de la butte, sur le chemin sablonneux.

« Regardez! Regardez! »

En poussant ce cri, il attira les yeux remplis de curiosité des cent soixante écoliers sur la voiture dont l'impressionnante nageoire caudale, que l'on remarquait de loin, saillait de chaque côté du coffre.

« Un requin qui glisse vers nous », commenta maître Frank, l'instituteur des CE2, pour décrire la façon dont le rutilant paquebot descendait la butte à faible allure. De fait, nous ne perçûmes le grognement du moteur qu'un bon moment après avoir vu la Dodge.

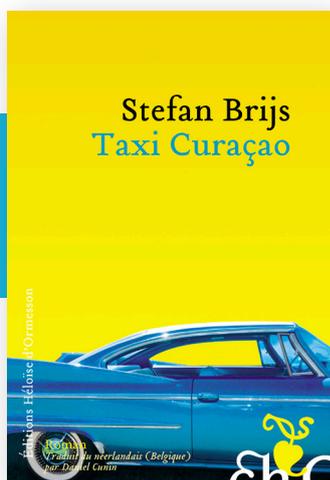
Quand le chauffeur s'arrêta devant l'école en s'amusant à appuyer à fond sur l'accélérateur, un rugissement s'éleva avec une telle force qu'il fit reculer de peur tous les garçons qui s'étaient précipités.

The Super Red Ram, raconta Max peu après en classe, une 8 cylindres indestructible d'une puissance de 295 chevaux. Je ne connaissais rien aux cylindres, mais cela ne m'empêcha pas de me faire une idée d'un pareil nombre de chevaux, plus facilement que certains de mes élèves qui, avec le plus grand sérieux, questionnèrent Max pour savoir où se cachaient tous ces quadrupèdes.

Le conducteur descendit du véhicule. Un homme de haute taille, musclé, noir. Il portait une casquette d'uniforme, des gants blancs, une étroite cravate noire sur une chemise immaculée, un pantalon, noir lui aussi, au pli parfaitement repassé et des chaussures laquées que rien, pas même le sable, n'empoussiérait. De même que mon habit montrait que j'étais un frère, de même ses vêtements nous disaient qu'il était chauffeur de taxi, ce que confirma la plaque d'immatriculation de la Dodge, sur laquelle ne figurait que le chiffre 7. L'homme fit le tour de la voiture, tapant au passage, sans en avoir l'air, sur les doigts d'Aurelio qui s'apprêtait à caresser la laque vert de mer brillante du capot, pour ouvrir avec distinction la portière afin de laisser descendre le passager. Moi, mais aussi mes collègues, nous crûmes pendant une seconde ou deux que la reine Juliana allait apparaître, ou du moins M. Speekenbrink, le gouverneur des Antilles néerlandaises, mais c'est un garçon d'une douzaine d'années qui sortit du véhicule, tout aussi noir que le conducteur et

de même stature; cependant, il n'avait pas encore une musculature prononcée et il portait des vêtements fatigués, ce qui le faisait paraître dégingandé. Les épaules tombantes, intimidé, il posa les yeux sur le sol; sans aucun doute aurait-il souhaité entrer tout seul sans se faire remarquer, pieds nus, qui sait, comme les garçons les plus pauvres de notre école. Son père – nous avons saisi le lien de parenté entre eux deux – le poussa devant lui, tapa une nouvelle fois sur les doigts d'Aurelio, plus fort que quelques instants plus tôt, et cria à la ronde, s'adressant tant à moi qu'aux autres instituteurs, qu'il viendrait chercher le gosse plus tard dans la journée. Et l'index pointé sur le haut du crâne de son fils, il conclut: « *Su nòmber ta Max. Max Tromp.* » Le garçon s'appelait Max. Max Tromp.

[...]



Né en 1969 dans la province de Limbourg, **STEFAN BRIJS** s'est imposé comme l'un des géants de la scène littéraire flamande. Il vit aujourd'hui en Espagne. Son roman *Le Faiseur d'anges* a été couronné par le prix des lecteurs des Littératures européennes de Cognac, 2010, et le prix littéraire des lycéens de l'Euregio, 2011. *Courrier des tranchées*, salué par la critique, a figuré sur la liste du Femina étranger.

Stefan Brijs, *Taxi Curaçao*

Roman traduit du néerlandais (Belgique) par Daniel Cunin

288 pages | ISBN 978-2-35087-466-1 | 21 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com